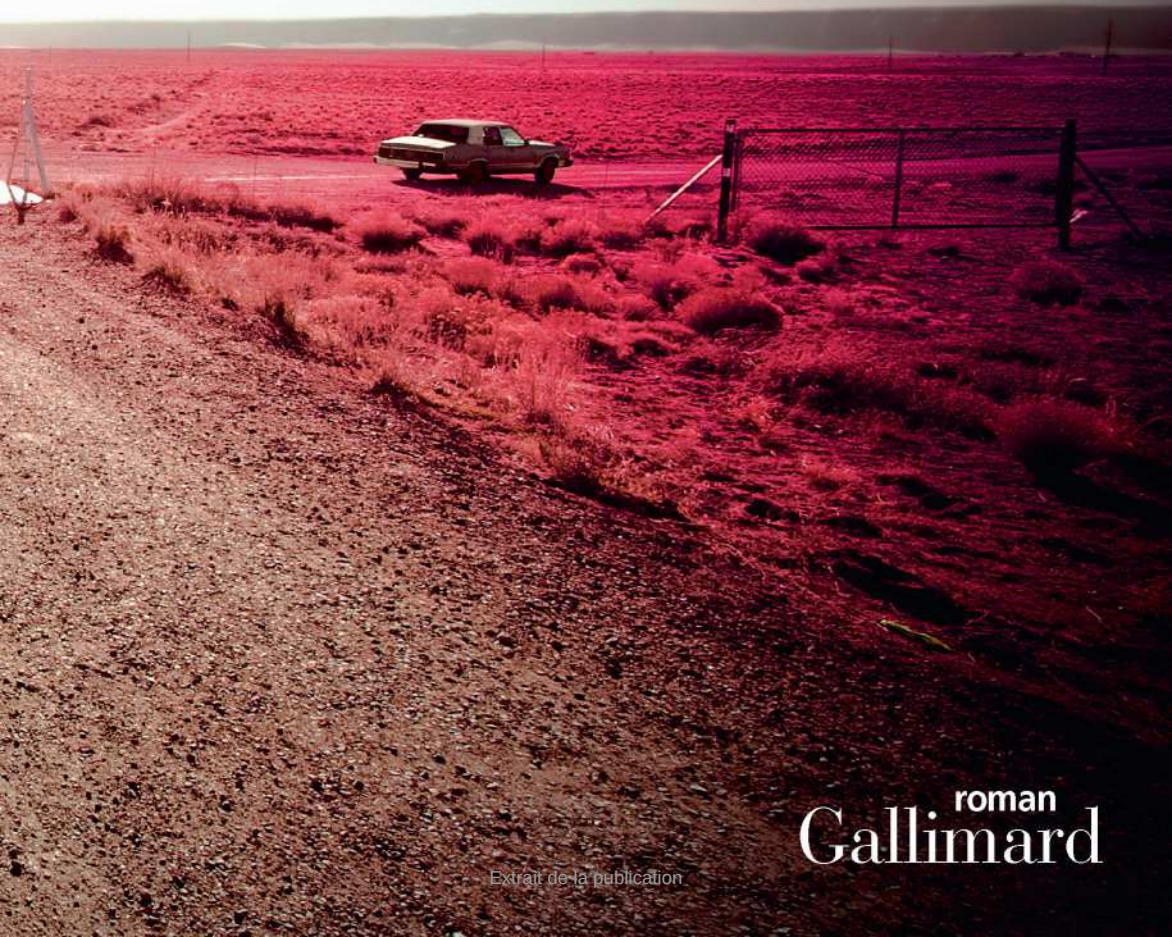
Marc

Dugain

Avenue des Géants



roman

Gallimard

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

HEUREUX COMME DIEU EN FRANCE, 2002. Prix Terre de France — La Vie 2002 (« Folio », *nº 4019*).

LA MALÉDICTION D'EDGAR, 2005 (« Folio », *nº 4417*).

UNE EXÉCUTION ORDINAIRE, 2007 (« Folio », *nº 4693*).

L'INSOMNIE DES ÉTOILES, 2010. (« Folio », *nº 5387*).

Chez d'autres éditeurs

LA CHAMBRE DES OFFICIERS, 1988. Éditions J. C. Lattès.

CAMPAGNE ANGLAISE, 2000. Éditions J. C. Lattès.

EN BAS, LES NUAGES, 2008. Éditions Flammarion (« Folio », *nº 5108*).

AVENUE DES GÉANTS

Extrait de la publication

MARC DUGAIN

AVENUE DES GÉANTS

roman

GALLIMARD

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 2012.*

Extrait de la publication

À Florent, Héloïse, Roman Kamil et Emmanuelle : ma joie.

À Bruno Jeanmart, psychanalyste et philosophe, mon plus vieil ami. De nos discussions tardives a germé ce livre.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

« Être, c'est être coincé. »

CIORAN,
Écartèlement

Extrait de la publication

Extrait de la publication

1

Comme chaque mois, elle lui fait face après s'être installée lourdement sur sa chaise. Elle sort les livres de son sac, une dizaine. Pour la plupart ils ont une couverture cartonnée. Il y jette un coup d'œil rapide, et les pose devant lui. Elle sourit d'un trait fin sans le regarder en face. Elle fait en sorte depuis des années de ne jamais croiser son regard, ce qui l'oblige à beaucoup tourner les yeux. Elle baisse souvent la tête. C'est l'occasion pour lui de voir le sillon de sa calvitie au milieu de son crâne s'élargir. Elle a les cheveux longs et il est difficile de dire quand ils sont propres. Même propres, ils n'ont pas l'air de l'être. Elle a dû être passablement jolie, pour autant qu'on puisse distinguer une ancienne beauté derrière des traits bouffis. Affaissé il l'est aussi, mais il a de bonnes raisons de l'être. Alors qu'elle, on se demande. Il aime bien cette femme. En fait, il en est venu à conclure qu'il l'aime bien parce qu'il ne ressent rien pour elle, ni amour ni haine. Parfois un peu d'agacement. Il lui en veut d'être la seule personne à lui rendre visite. Il lui en veut pour les autres qui ne le visitent jamais, ce qui est un peu injuste vu qu'il n'y a plus d'autres. Il est assez perspicace pour avoir remarqué que depuis longtemps elle a quelque chose à lui dire. Mais quoi ? Il n'en sait rien. Il sent juste la pesanteur d'une parole qui ne s'exprime pas. C'est au-delà de la timidité. Elle

n'est jamais vraiment naturelle devant lui. Elle compose. Assez maladroitement et souvent sa voix est en décalage avec ses expressions. Parfois il la sent illuminée, parfois complètement éteinte. Elle a de gros seins flasques qui finissent une gorge fripée. Pour une femme qui doit avoir la soixantaine il ne trouve pas cela très reluisant. Mais il lui est reconnaissant de ne pas le faire fantasmer. On ne tire pas sur un moteur sans essence.

— Vous avez parlé avec les journaux de ce qu'on avait évoqué ?

Elle prend un temps pour répondre. Rien d'extraordinaire à cela, elle prend toujours un temps pour répondre comme si elle se sentait une responsabilité.

— Oui. À plusieurs journaux de la côte. Ils sont int… comment dire, intrigués. Ils réfléchissent. Mais je crois que cela peut se faire.

Ses yeux se remettent à tourner. Quand elle fait comme ça, il lui écraserait son poing sur la tête, mais au fond il n'en a pas très envie. Et puis il imagine les dégâts que cela causerait pendant qu'elle continue de sa voix où chaque mot semble s'excuser de sortir de sa bouche petite pour un visage de cette taille. Elle doit avoir du sang indien. Pas du sang frais, du sang qui remonte au début du siècle où on leur a réglé leur compte.

— C'est un peu risqué pour eux, vous comprenez…

— Vous voulez dire comme critique littéraire ?

— Oh non ! Là-dessus ils se feront leur propre opinion. C'est plus de révéler qui vous êtes ou pas. Et s'ils ne disent pas qui vous êtes, on pourrait le leur reprocher un jour. En même temps, ils se disent qu'à révéler votre identité, ils pourraient faire un coup. Enfin, les médias… quoi…

Il opine à contretemps comme si la conversation ne l'intéressait déjà plus. Il a toujours agi ainsi. C'est une façon de prendre l'ascendant sur ses interlocuteurs. Il se ravise :

— J'en ai lu des critiques dans ma vie. Je ne vois pas ce que

Extrait de la publication

je pourrais leur envier. Je me suis avalé 3 952 livres depuis le début des années 70. Une lecture dans le moindre détail, et ce n'est pas vous qui me direz le contraire. Maintenant, est-ce que ça me donne le droit d'avoir une opinion sur la littérature ? Je le crois.

— Ils m'ont dit qu'ils pensaient à vous plutôt comme critique de polars.

Il s'efforce de ne pas paraître énervé pour ne pas l'effrayer, car elle s'effraie facilement.

— Ça flaire le bon coup. Vous leur direz que le polar ne m'intéresse pas. Mais pas du tout. Trop de conventions, de lieux communs, d'énigmes sans intérêt.

Ils restent un bon moment sans rien se dire, chacun regardant ailleurs. Il n'y a rien pour poser ses yeux dans cette pièce, alors chacun balaye le mur opposé. Il en a déjà assez d'elle, mais il se contrôle, ne veut pas qu'elle le ressente, elle n'y est pour rien. Soudain ça fuse :

— Vous pouvez leur annoncer le chiffre. 3 952 livres de 71 à aujourd'hui. Et si vous voulez les faire rire, dites-leur que je n'en avais lu qu'un seul entre ma naissance en 48 et 1971. Je l'ai lu trois fois. Devinez lequel ?

Elle répond :

— La Bible.

— Non, *Crime et châtiment*. Un sacré bon livre, vraiment. Je ne crois pas qu'on en ait écrit de meilleur.

Il lit dans ses yeux qu'elle se demande si ce n'est pas une plaisanterie. Elle a un joli nez droit et des yeux d'une couleur originale. Mais elle sent la peur comme un cadavre sent la mort. Une peur générale de l'existence. D'ailleurs elle se met du patchouli sans compter pour la masquer. Ça doit en tromper un grand nombre. Pas lui.

Il reprend l'inspection des livres qu'elle lui a apportés. Il y découvre un intrus.

— C'est quoi ce livre pour enfants ?

— Une proposition. On s'est aperçus qu'on manquait d'enregistrement pour les enfants. Et il y a beaucoup plus d'enfants aveugles qu'on ne le croit.

— Vous l'avez fait exprès ?

Elle se met à fondre comme une glace en plein soleil, s'essuie le front avec le dos de la main. Elle ne voit pas de quoi il parle.

— Vous ne savez sans doute pas que ma grand-mère écrivait des livres pour enfants, dit-il doucement pour la rassurer car elle est d'un rouge inquiétant. Mais ce n'est pas le plus important, vous m'imaginez enregistrer des CD pour enfants avec la voix que j'ai ? Il faut être un peu désespéré pour avoir une idée pareille. Et c'est un travail énorme de se mettre à la place d'un enfant lorsqu'on ne vous a jamais laissé la chance d'en être un. Je n'ai pas ce don.

Elle enchaîne à toute vitesse :

— Personne n'est aussi médaillé que vous pour la lecture. C'est vous que l'éditeur veut, enfin… qu'on veut.

Elle croit le flatter. Il a passé l'âge, même s'il est fier de ses médailles.

Il lui promet d'essayer, cela ne coûte rien et tout le monde sera content. Il aime bien faire des compromis. Cela peut paraître un peu stupide à dire mais il ressent un vrai plaisir aux compromis. Si chacun acceptait de faire la moitié du chemin, il est convaincu qu'on éviterait les conflits. Il le dit souvent dans ses prêches à ses gars. Dès que l'idée du compromis a germé dans votre esprit, la violence a perdu. Même si vous n'avez pas l'intention de faire la moitié du chemin, un pas vers l'autre et la violence est derrière vous. Il ne veut plus discuter de cette histoire de livres pour enfants, c'est d'accord, il essaiera. Sinon il aurait l'impression d'obéir au passé et il ne le veut plus jamais.

— Les bons critiques comprennent que la promenade de l'auteur autour du sujet est plus essentielle que l'essence de ce

Extrait de la publication

sujet. Il est là, l'authentique voyage de la littérature. Si on devait se taper des milliers de pages juste pour ce qui doit être dit, dites-moi quel serait l'intérêt ? J'ai entendu tellement de saloperies sur des gens qui ne le méritaient pas. Quand vous lisez ce que Mary McCarthy ou Henry Miller ont écrit sur Salinger, incapables de le lire autrement qu'au premier degré, je me pose des questions sur la pertinence de leur jugement et j'en viens à me demander si ce n'est pas l'aveu de la médiocrité de leurs propres écrits. Ça me fout dans de ces rognes parfois ! Je vous passe tout ce que j'ai pu lire sur Carver. Bien sûr, maintenant ils l'ont foutu au Panthéon, tout juste s'ils ne l'ont pas enterré dans le caveau familial de Tchekhov, mais moi j'étais là quand ils dégoisaient sur son minimalisme. Il a fallu qu'il meure. Tous ces gens-là préfèrent les momies aux vivants. Qu'ils fassent comme ils veulent après tout, mais pour les polars qu'ils ne comptent pas sur moi, c'est compris ? C'est un genre mineur, méprisable. Même le plus minable des polars n'est pas capable de retranscrire 10 pour cent de la réalité dont il parle.

Il dit tout ça, sans élever la voix. Il est rare qu'il élève la voix. Ses colères s'épanouissent dans un caisson étanche. Quand il est en colère, il est le seul à le savoir.

— Si vraiment vous ne voulez pas du livre pour enfants…

Pour lui l'affaire était entendue. Pourquoi revient-elle dessus ? Il a connu beaucoup de gens comme elle qui ne peuvent pas faire un pas en avant sans regarder derrière eux.

— Je vous ai dit que je le lirai.

Elle affiche un petit sourire pitoyable. Elle regarde l'heure à sa montre et sourit de nouveau pour se dégager du regard insistant qu'il pose sur elle. Elle le prend comme une mauvaise intention alors qu'il en a seulement marre de fixer le mur derrière elle.

— Vous allez revenir quand ?

Elle semble soudain soulagée.

— Dans quatre semaines.

Extrait de la publication

Il pourrait lui interdire l'entrée. Il suffirait qu'il le demande à l'administration. Elle n'aurait plus qu'à leur déposer les livres. Il en a le pouvoir, c'est une certitude, mais ce serait en abuser. Parfois, il ressent comme une colère sourde à l'idée d'être condamné à ne voir pour femme que ce haut de crâne aux allures de champ de blé mouillé. Il est sûr qu'elle se défonce. C'est le genre à tenir un pétard d'une main et un café de l'autre au petit déjeuner en oubliant de manger. Elle doit siroter des sodas toute la journée, entrecoupés d'un hamburger qui a épongé toute la graisse de la plaque. Depuis qu'elle vient le voir, une bonne trentaine d'années, il lui est reconnaissant de ne lui avoir rien confessé de personnel la concernant. Il ne l'aurait pas supporté. Difficile de l'expliquer mais il l'aurait mal pris. Il peut accepter une relation professionnelle, rien d'autre. Il guette les tentatives de privautés pour les étouffer et elle le sait. Elle n'a jamais commis d'impair.

Il est temps d'en finir :

— Vous pouvez me procurer un CD la prochaine fois que vous venez ? Je vous le dis tout de suite, je n'ai pas les moyens de vous le payer.

Elle est trop heureuse de lui faire plaisir, elle opine convulsivement.

— Alors c'est bien, dit-il en se levant. Skip James. Le plus que vous pourrez. Mais surtout *Crow Jane* et *I'd Rather Be the Devil*.

Elle promet et se lève à son tour. Elle a un peu de mal à se sortir de son siège. C'est certainement dû à l'obésité qui pèse sur ses genoux. Il lui tourne le dos, lève la main en signe de salut, baisse la tête pour passer la porte et quitte la pièce en rajustant ses lunettes.

Un homme respecté peut se prévaloir de petits privilèges. L'un des siens c'est de pouvoir aller chercher son courrier lui-

Extrait de la publication

même. Le chef le lui tend avec un sourire. Il apprécierait de n'avoir affaire qu'à des types comme lui. Il ne se passe pas un jour sans qu'il reçoive une lettre. Vous ne savez pas le plaisir que c'est d'ouvrir son courrier en étant certain de ne jamais recevoir de mauvaises nouvelles. Il reçoit deux sortes de lettres. Les plus fréquentes sont des remerciements de ses auditeurs. Elles n'ont pas été écrites par eux, mais dictées à un proche. Ils le remercient pour le soin qu'il prend à lire les livres, pour ses intonations qui, disent certains, le mettent au niveau de l'Actor's Studio. Il apprécie le compliment, même s'il n'aime pas les acteurs. Il ne fait pas confiance aux gens dont le métier est d'être quelqu'un d'autre. Tôt ou tard, ils finissent par ne plus savoir qui ils sont. L'empathie n'est pas son fort et il croit que c'est mieux de l'avouer que de faire semblant, pourtant il a de bons sentiments pour tous ces aveugles qui l'écoutent. Il imagine la souffrance d'être aveugle surtout aux États-Unis, le pays aux plus beaux paysages du monde, mais heureusement, ceux qui sont nés ainsi ne connaissent pas les regrets. En dehors des aveugles, il reçoit des lettres d'admiratrices. Elles sont souvent croustillantes. Elles lui envoient toujours une photo d'elles. Une photo d'identité ou un portrait en pied. Certaines posent carrément nues dans toutes les nuances qui vont de l'érotisme à la pornographie la plus obscène, avec des gros plans sur leur sexe. Il trouve cela écœurant. Les lettres qui les accompagnent sont souvent démentes, et il préfère ne pas en parler, cela donnerait de l'humanité une triste image. Pour tout vous dire, elles lui font penser à des corvidés perchés sur les rails de protection d'une highway, fascinés par la petite dépouille d'un animal sauvage écrasé, qui guettent l'instant propice pour venir le picorer entre deux camions qui roulent à toute blinde. L'administration n'ouvre jamais son courrier. C'est comme cela que ces photos lui parviennent. Il les conserve sur son étagère mais, très honnêtement, il ne les regarde jamais. Il lui arrive parfois d'en déchirer.

Au tournant du nouveau siècle, il y a une dizaine d'années, une femme lui a écrit pour lui déclarer son amour et le demander en mariage. Elle a joint à sa lettre une photo de mauvaise qualité, mais sur son visage assez régulier, car il est difficile de parler de beauté, on voyait qu'elle était percée d'anneaux de différentes tailles répartis sur les oreilles, le nez, la langue. Il a montré la photo à un type arrivé récemment qui lui a dit que les gens percés étaient désormais courants. Il est resté dubitatif une bonne demi-heure avant de se décider à répondre à cette femme qui vivait à Reno dans le Nevada.

« Je ne comprends pas votre intérêt pour moi. Je n'ai jamais eu l'intention de me marier, aujourd'hui encore moins qu'hier. De votre photo je ne retiens qu'une femme vulgaire, perforée sans raison. Je ne sais pas ce que vous pouvez imaginer dans votre délire de femme malsaine et déséquilibrée et je ne veux pas le savoir. Je ne suis plus l'homme que j'étais il y a trente ans et cet homme-là ne vous aurait pas aimé plus que moi. C'est la première et la dernière fois que je réponds à une de vos lettres, nous ne sommes pas du même monde, enfoncez-vous cela dans le crâne une bonne fois pour toutes. »

Il n'a plus jamais entendu parler d'elle.

Extrait de la publication

2

Le jour où Lee Harvey Oswald m'a volé la vedette, rien n'indiquait dans cette partie de la Sierra Nevada que nous étions en novembre. Autour de la ferme de mes grands-parents, la nature était dégarnie mais les arbres qui parsemaient la colline d'en face ne changeaient pas de couleur en automne. La journée avait débuté comme tant d'autres. Je m'étais masturbé deux fois dans mon lit avant de me lever. Une vieille recette pour démarrer la journée apaisé. J'en avais à peine fini que ma grand-mère s'était mise à gueuler pour que je me lève. Puis elle était entrée dans ma chambre sans frapper. J'ai eu juste le temps de tirer la couverture sur moi. D'une voix qui se voulait aimable elle a lancé sans me regarder : « C'est une sacrée belle journée, tu ne devrais pas tarder pour aller te promener. » Je ne l'ai pas mal pris comme une fois où j'ai cru la tuer parce qu'elle s'était invitée dans ma chambre alors que j'étais à deux secondes de la libération. Je n'avais jamais senti une telle violence monter en moi. J'ai fini par me lever mais plus tard. Je ne me souviens plus si c'était la semaine ou le week-end. Ce ne serait pas difficile à contrôler, le 22 novembre 1963 est une date assez mémorable. Trois jours avant, on avait fêté mon anniversaire avec elle et mon grand-père. La vieille avait fait un gâteau qui avait un goût de plastique froid. Le vieux avait déballé son cadeau les yeux mouillés :

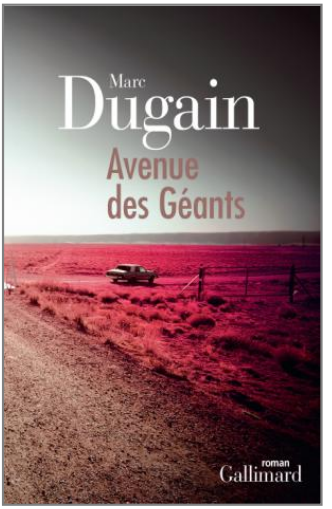
une winchester Henry 22 long rifle. « Pour chasser le lapin et les taupes », avait-il précisé en posant sa main sur mon bras. Sa main m'était apparue très vieille et très ridée, bien qu'il n'eût que soixante et onze ans. C'était un brave homme mais je ne l'aimais pas parce qu'on aurait dit un petit chien devant ma grand-mère. Elle passait son temps à lui donner des ordres comme on en donnerait à un garçon de ferme avec des intonations de démocrate pour ne pas l'humilier. Et le vieux obtempérait. Quand il croisait mon regard méprisant, il baissait les yeux en me concédant un petit sourire minable qui voulait dire : « Qu'est-ce que je pourrais faire de mieux que d'obéir à cette femme que j'ai aimée ? » Tout était pourtant mieux que cet esclavage. « C'est du 22, Al, tu connais le principe. C'est un calibre qui va loin, qui pénètre vite mais c'est trop petit pour du gros gibier, tu le ferais souffrir atrocement. » Restaient le lapin, les taupes et quelques lièvres. Ma grand-mère s'était levée d'un bond pour ajouter avec cet air de supériorité qu'elle savait si bien afficher : « Si je te vois tirer sur des oiseaux, je reprends la winchester et je la mets dans le feu. » Pas de pot, la vieille ! Rien de plus nul que de tirer les lapins. Ils foisonnent et se blottissent contre les haies en se croyant cachés et, quand ils démarrent, ils ne sont jamais vraiment pressés. Alors que les oiseaux, n'importe quel oiseau c'est un vrai sport de le descendre, sauf s'il est posé sur une branche, on est d'accord. J'étais étonné du cadeau. Ma grand-mère s'y était soi-disant opposée sous prétexte que, comparé à mes capacités, je ne travaillais pas assez au collège. Qu'est-ce que j'en pouvais de mes capacités ? Des tests de quotient intellectuel avaient montré que j'avais un QI supérieur à celui d'Einstein. Et avec ce potentiel, je me traînais autour de la moyenne, sans plus. Ma grand-mère trouvait que c'était du gâchis et elle détestait le gâchis. Impossible de ne pas terminer son assiette, de laisser la lumière allumée dans une pièce inoccupée, de laisser goutter un robinet, d'utiliser trop de papier-

Extrait de la publication

Composition CMB Graphic.
Achevé d'imprimer
sur Roto-Page
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 28 mars 2012.
Dépôt légal : mars 2012.
Numéro d'imprimeur :
ISBN : 978-2-07-013235-5 / Imprimé en France.

180221

Extrait de la publication



Avenue des géants
Marc Dugain

Cette édition électronique du livre
Avenue des géants de Marc Dugain
a été réalisée le 10 avril 2012
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070132355 - Numéro d'édition : 180221).
Code Sodis : N47871 - ISBN : 9782072431173
Numéro d'édition : 231877.

Extrait de la publication